



académie salésienne

Les Rendez-vous de l'Académie salésienne

n° 38

***LE PORTRAIT ÉQUESTRE
DE THOMAS DE SAVOIE***

par Gilles Carrier-Dalbion

Conférence du 13 décembre 2021

2021

LE PORTRAIT ÉQUESTRE DE THOMAS DE SAVOIE, PRINCE DE CARIGNAN, PAR ANTOON VAN DYCK DANS LES COLLECTIONS DU CHATEAU DE THORENS

par Gilles Carrier-Dalbion

Rendez-vous de l'Académie salésienne du 13 décembre 2021

Cet exposé vous convie à une promenade, parfois virile et musclée, mais surtout élégante et raffinée grâce à Antoon van Dyck ; une promenade dans le temps et dans l'espace, entre la fin du XVI^e et le milieu du XVII^e siècle, de la Savoie au Pays-Bas espagnols, en passant par Turin et le Piémont, mais aussi par le royaume de France.

Longtemps, dans le texte de la visite guidée du château de Thorens, un seul paragraphe fut consacré au portrait équestre de Thomas de Savoie-Carignan par Antoon van Dyck. Un seul petit paragraphe pour l'œuvre elle-même, pour l'artiste flamand de si haut renom et pour le grand prince sabaudien, c'était un peu court ! Cela dit, lors des visites que je conduisais à Thorens, mon commentaire allait déjà bien au-delà de ce texte par trop sommaire. Je n'avais alors cessé de me répéter que je devais absolument étoffer ce paragraphe, tout en repoussant cependant la réécriture.

Mais, en 2014, une visite à la *Galleria Sabauda*, alors nouvellement installée dans la Manica Nuova du palais royal de Turin, me persuada de me mettre au travail. Parmi toutes les œuvres d'art exposées, il me tardait de revoir enfin l'original du portrait équestre du prince de Carignan peint par Antoon van Dyck en 1634. Cependant, en consultant le texte du cartel présentant le tableau, je fus quelque peu déconcerté de lire que Thomas de Savoie aurait été notamment nommé gouverneur provisoire des Pays-Bas espagnols par son cousin germain le roi Philippe IV, entre le mois de décembre 1633 et le mois de novembre 1634. Ce fait me semblant invraisemblable, il me fallait à la fois vérifier cette assertion et approfondir le sujet.

Commençant donc simplement par compléter le paragraphe présentant le portrait équestre du premier prince de Carignan dans le texte de la visite guidée du château de Thorens, progressivement, au fil des pages, s'est imposée l'idée d'un article puis d'une conférence. Cela m'offrait également le plaisir de revenir à mes premières amours : l'histoire de l'art. Quant au gouvernement de Thomas, nous allons justement en parler.

I - Sir Antoon van Dyck ou la consécration de la noblesse

Antoon van Dyck (Anvers, 1599-Londres, Blackfriars, 1641), l'un des peintres flamands les plus raffinés de son temps, est particulièrement célèbre en raison de son excellence dans le genre du portrait des grands personnages des cours européennes.

Cet artiste flamand, considéré comme l'un des maîtres éminents de la peinture anversoise du XVII^e siècle en regard de sa collaboration avec Pierre-Paul Rubens, aguerri à la manière italienne, nommé « peintre principal en ordinaire du roi Charles I^{er} et de sa reine », puis anoblit par ce même souverain, qualifié pour ces raisons enfin de « princes de la peinture », se révéla, depuis sa plus tendre enfance, supérieurement doué.

En effet, Antoon van Dyck n'avait que dix ans lorsqu'il débuta son apprentissage et seulement dix-neuf ans lorsqu'il s'inscrivit le 11 février 1618 à la guilde des peintres d'Anvers comme maître. Deux ans plus tard, alors qu'il participait à l'élaboration de la fresque profane de l'église des Jésuites d'Anvers, dont la commande échut à Rubens, il était d'ores et déjà considéré par ce maître comme étant son meilleur assistant. Il poursuivit par ailleurs sa propre carrière d'artiste en peignant encore certes quelques scènes religieuses, mais surtout en se spécialisant dans le portrait, genre qui consacra sa renommée.

À partir de 1621, van Dyck entreprit d'incessants voyages. Après un bref séjour en Angleterre et un retour aussi bref à Anvers, il se rendit en Italie et visita les plus grands foyers artistiques, commençant par Venise et s'attachant à Gênes où il reçut les commandes de portraits des aristocrates locaux et des prélats de l'Église. Il retourna à Anvers vers 1627 et y demeura cinq ans. Il y poursuivit ses activités de portraitiste et renoua pour la durée de ce séjour avec la peinture religieuse en honorant les commandes des plus grandes villes flamandes (outre Anvers, Gand, Malines et Tournai notamment). Les œuvres de cette époque montrent son souci de l'équilibre des proportions, de la délicatesse du coloris et de la légèreté de la touche.

Le 1^{er} avril 1632, van Dyck fut invité par le philosophe sir Kenelm Digby (1603-1665)¹ à se rendre à Londres où il s'établit définitivement et portraiture les membres de la cour royale. Son séjour fut ponctué de deux voyages en Flandre et en France en 1634 et 1640, année durant laquelle il épousa une riche anglaise, Marie Ruthven.

Il mourut à l'âge de 42 ans seulement, le 9 décembre 1641. Il fit cependant grande impression sur les peintres français du XVIII^e siècle, dont Antoine Coypel (1661-1722) et François Boucher (1703-1770), mais surtout sur les principaux chefs de file de la peinture anglaise de ce même siècle : sir Joshua Reynolds (1723-1792) et Thomas Gainsborough (1727-1788).

¹ En 1634, sir Kenelm Digby (philosophe et scientifique anglais très éclectique, membre de la *Royal Society*) inventa la bouteille de vin en verre dit noir, car très épais, dont le goulot est renforcé par d'une bague (source : Musée de la vigne et du vin de Savoie, Montmélian). Sir Digby était propriétaire d'une verrerie.

Antoon van Dyck apporta à la peinture flamande et européenne une touche de distinction et d'élégance. Comme il était d'usage à l'époque, il s'essaya à tous les genres picturaux, de la peinture religieuse aux thèmes mythologiques, mais devait surtout laisser son empreinte dans l'art du portrait, où il excellait. Dans ses premières œuvres, il apparaît comme un adepte des nouvelles tendances, soucieux d'affirmer la réalité, hésitant entre l'influence du Caravage (1571-1610) et celle du flamand Jacob Jordaens (1593-1678). Il fut ensuite séduit par le style de Rubens, dont il assimila parfaitement la touche large et les tons clairs, tout en les adaptant à son tempérament propre, c'est-à-dire avec une touche rapide et vibrante. Il emprunta aussi au Titien, aux peintres bolonais ainsi qu'au Corrège. Il fut, comme son ami Rubens, peintre de sujets mythologiques, auxquels il donna un charme sensuel et tendre à la fois.

En observant attentivement les portraits peints par van Dyck, on s'aperçoit alors que sa personnalité n'était pas celle d'un simple miroir, plus ou moins adulateur. Il était plutôt philosophe au regard pénétrant, car il voulait être un témoin participant au processus psychologique. Sa sensibilité était telle qu'elle lui permettait d'établir un rapport étonnamment direct avec ses modèles.

C'est en cela que van Dyck était un peintre pleinement baroque, sans grand plafond à décorer à fresque ni sans luxuriant retable. Il aurait pu devenir un grand décorateur comme Rubens, Pierre de Cortone ou Luca Giordano : il possédait même la culture italianisante nécessaire à ce genre d'entreprise. Mais ce n'était pas là ce qui faisait frémir son pinceau, ni ce qui lui donnait l'envie irrésistible de peindre.

Ainsi, van Dyck appartenait-il entièrement à la grande tradition de la peinture flamande par sa façon de faire surgir la vérité intérieure du personnage. Pour van Dyck, les obsessions et les ambiguïtés de ses modèles étaient tangibles et mesurables. Personne ne sut comme lui pénétrer aussi loin dans les mythologies personnelles et collectives de ce cercle étroit de la haute aristocratie européenne, obsédé par l'image, par le pouvoir de l'image en tant que symbole.

II - Le portrait équestre du premier prince de Carignan

Ce portrait équestre de Thomas de Savoie (1596-1656), premier prince de Carignan, est une réplique d'atelier du tableau d'apparat exécuté à Bruxelles en 1634 par le peintre flamand Antoon van Dyck.

Cette réplique entra dans les collections de la famille de Roussy de Sales, au château de Thorens, lorsque le comte Eugène de Roussy de Sales hérita, en 1875, de son cousin le marquis Aynard de Cavour (neveu de l'homme d'État Camille de Cavour).

L'original, une huile sur toile également, est conservé à la *Galleria Sabauda* de Turin sous le numéro d'inventaire 743. Cet original mesure 315x326 cm. Il porte le titre *Portrait équestre du prince Thomas-François de Savoie-Carignan* (en italien : *Ritratto equestre del principe Tommaso Francesco di Savoia Carignano*).

Après un premier séjour à Turin, ce tableau passa dans les collections de l'hôtel de Soissons, à Paris, où il fut inventorié en 1656. Vendu, il fut alors

récupéré et rapporté à Turin en 1694 par le fils du prince Thomas, Emmanuel-Philibert de Savoie (1628-1709), deuxième prince de Carignan. Le fils de celui-ci, Victor-Amédée de Savoie (1690-1741), troisième prince de Carignan, le donna à son cousin germain le très célèbre prince Eugène, alias Eugène de Savoie-Carignan-Soissons (1663-1736)² qui, vers 1730, le transporta dans son palais de Vienne (je ne sais si ce fut en son palais du Belvédère ou en son palais d'hiver). Quoi qu'il en soit, en 1736, à la mort du prince Eugène, ce portrait équestre revint à sa nièce et héritière, Anne-Victoire de Savoie-Carignan-Soissons (1683-1763), épouse de Joseph-Frédéric de Saxe-Hildburghausen. Quelques années plus tard, en 1742, la princesse Anne-Victoire de Savoie-Carignan-Soissons céda cette œuvre de van Dyck à son cousin le roi Charles-Emmanuel III (1701-1730-1773) : mi-cadeau, mi-vente. Le tableau fit alors retour à Turin, définitivement, où il trouva une place d'honneur au palais royal : en 1754, puis en 1822, nous le trouvons en effet inventorié dans la splendide *galleria del Daniel*, au palais royal, aux côtés d'une autre peinture prestigieuse de van Dyck, *Les enfants de Charles I^{er} d'Angleterre, Charles, Mary et James* (1635). Dix ans plus tard, en 1832, le portrait équestre de Thomas de Savoie-Carignan rejoignit l'exceptionnelle collection de la *Reale Galleria* lors de la création de cette pinacothèque par le roi Charles-Albert (1798-1831-1849). Rebaptisée *Galleria Sabauda* en 1933, la pinacothèque royale, l'une des plus importantes d'Italie, est confortablement installée, depuis 2014, dans la *Manica Nuova* (aile neuve) du palais royal.

Entre le printemps 1634 et le printemps 1635, pendant environ une année, Antoon van Dyck quitta l'Angleterre, où il avait été nommé, en 1632, « peintre principal en ordinaire du roi Charles I^{er} et de sa reine » (ce titre, créé pour van Dyck, fut attribué jusqu'au règne de la reine Victoria au XIX^e siècle). Le peintre avait décidé de s'installer à Anvers, afin de rendre visite à sa famille. Au cours de ce séjour anversoise, il acheta d'ailleurs une propriété. En avril 1634, il fut appelé à Bruxelles par le cardinal-infant Ferdinand de Habsbourg, frère du roi d'Espagne Philippe IV, nouveau régent des Pays-Bas espagnols. Là, Antoon assista à l'entrée dans la ville du cardinal-infant. À la demande de celui-ci, l'artiste peignit alors le portrait du nouveau régent à plusieurs reprises, ainsi que ceux de nombreux représentants du clergé et de l'aristocratie. Durant son court séjour bruxellois, Antoon van Dyck rencontra le prince de Carignan, récemment nommé commandant général des forces espagnoles des Pays-Bas. Ce fut à cette occasion que le prince commanda au peintre deux portraits.

Une quittance, datée du 3 janvier 1635, signée par Antoon van Dyck porte la mention de deux portraits de « Monsieur le prince Thomas [...] faits de ma main, l'un à cheval et l'autre à mi-corps » : le premier portrait est celui qui nous

² Eugène de Savoie-Carignan-Soissons (1663-1736) : *Feldmarschall* (officier général supérieur dans les armées allemandes, autrichiennes et russes) au service de trois empereurs de la famille de Habsbourg : Léopold I^{er}, Joseph I^{er} et Charles VI. Il est considéré comme l'un des plus grands militaires de son temps.

concerne en l'occurrence ; le second, sur lequel le prince apparaît à mi-corps (*mezza postura*), est conservé à la *Gemäldegalerie* de Berlin (inv. 782).

Sur ce portrait équestre, le prince de Carignan est âgé d'environ 39 ans. Regard ferme et déterminé tourné vers le spectateur, coiffé d'une longue et dense chevelure brune avec quelques reflets roux à la pointe des cheveux, portant longues moustaches et barbe à la mode du XVII^e siècle (à la manière du cardinal de Richelieu), Thomas est représenté à cheval en pleine lumière ; une lumière oblique, descendant de la gauche, apparemment artificielle étant donné le jour crépusculaire de l'arrière-plan. Il est peint en légère contre-plongée, accentuant ainsi la grandeur physique, et mettant en valeur la prépondérance des rôles politique et militaire du personnage.

Portant une armure d'un noir luisant, le prince est représenté en tant que général en chef des armées espagnoles de Flandre. Il est chaussé de fortes bottes de cuir beige, auxquelles est attachée une paire d'éperons. Autour de son abdomen, est nouée une ample écharpe voltigeant au-dessus de la croupe de la monture du cavalier. La chaude et vive couleur rouge³ de cette écharpe fait écho à la couleur de la selle. Thomas porte une collerette blanche en guipure⁴ festonnée⁵, faisant écho à la robe nacrée du cheval. Sous cette collerette dentelée, il porte son collier d'armure de chevalier de l'Ordre Suprême de la Très Sainte Annonciade. Dans sa main droite, il tient son bâton de commandement, orienté exactement dans l'axe du corps de l'animal, tandis qu'à la ceinture, est fixée une longue rapière⁶ dont on aperçoit l'ensemble de la poignée ; le fourreau, dont on voit seulement l'extrémité reposant sur la croupe du cheval, est en grande partie dissimulé par l'écharpe rouge.

Le cheval, à la robe blanche, est représenté effectuant une levade, c'est-à-dire une figure de haute école : il semble s'asseoir sur ses postérieurs, tandis que son corps se redresse et qu'il lève ses antérieurs, tout en les repliant (les sabots à 50 cm du sol, en principe). La très longue crinière soyeuse et frissante de la monture offre des reflets blonds ; la queue, longue et effleurant le sol, ondule avec élégance. En observant attentivement le tableau, le spectateur remarque le luxe de la selle, des étriers et du harnais.

³ La couleur rouge était un signe de reconnaissance porté par les catholiques (en particulier les Espagnols) lors des guerres de religions aux XVI^e et XVII^e siècles, tandis que les protestants arboraient le blanc ; cf. *infra*, note n° 8 à propos du portrait équestre de Charles Quint par Le Titien.

⁴ Guipure : dentelle (de fil ou de soie) sans fond, dont les motifs sont espacés, utilisée comme ornement de toilette ou dans la confection de rideaux d'ameublement.

⁵ Festonné : de feston : broderie dont le dessin forme des dents arrondies ou pointues, qui terminent généralement un bord.

⁶ « La rapière, épée civile d'apparat, se développe en même temps que l'art de l'escrime. La lame s'allonge pour faciliter la frappe d'estoc (c'est-à-dire de la pointe de l'épée). La garde se développe afin de protéger la main du combattant et fait souvent l'objet d'un élégant travail décoratif. La partie de la lame à proximité de la poignée, qu'on appelle le talon, est souvent porteuse d'inscriptions et devises » (définition donnée par le Musée national de la Renaissance, château d'Ecouen).

Ainsi que Bellori⁷ l'avait remarqué en 1672, ce portrait équestre, lui-même l'un des plus célèbres de tous les temps, s'inspire de celui de Charles Quint (1500-1558) peint en 1548 par Le Titien (v. 1488/90-1576), conservé aujourd'hui au Musée du Prado (Madrid), dans lequel le Saint empereur romain germanique est présenté au spectateur lance à la main, tel un soldat du Christ défenseur de la chrétienté attaquée de l'intérieur par l'hérésie protestante⁸. Toutefois, si dans l'œuvre du XVI^e siècle le cheval de Charles Quint est figé au trot, dans un paysage serein et sous un ciel d'orage paraissant s'apaiser, van Dyck souhaita au contraire représenter la monture du nouveau général en chef des armées espagnoles de Flandre exécutant une figure de haute école, dans un paysage ingrat et sous des cieux tourmentés, afin de mettre en évidence, non seulement la maîtrise que le prince de Carignan a de sa monture, mais aussi la parfaite maîtrise qu'il a de la situation politique et militaire.

⁷ Giovan Pietro Bellori (Rome, 15 janvier 1613-19 février 1696) fut un écrivain et l'un des biographes les plus importants des artistes du baroque italien du XVII^e siècle. Historien de l'art, il fut considéré par beaucoup comme l'équivalent baroque de Giorgio Vasari (1511-1574).

⁸ Cette œuvre du Titien commémore la victoire de Charles Quint lors de la bataille de Mühlberg, remportée le 24 avril 1547 sur les troupes des princes protestants, conduites par Jean-Frédéric I^{er} de Saxe (1503-1554). La lance tenue par le saint empereur évoque quant à elle :

- Saint Georges, patron de la chevalerie, qui tua un dragon malveillant symbolisant le démon, selon la légende ;

- L'un des symboles du pouvoir des empereurs romains (le courage) ;

- Le centurion romain, saint Longin (*Longinus*), qui transperça le côté droit du Christ lors de Crucifixion, accomplissant ainsi l'une des prophéties des Saintes Écritures (Longin voyant comment Jésus avait expiré s'était écrié : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu » ; il se convertit au christianisme) ;

- La Sainte Lance du Saint Empire romain germanique, attribut symbolisant l'investiture des empereurs lors de leur sacre. Elle constitue l'un des *regalia* des empereurs. Les *regalia* sont un ensemble d'objets symbolisant la royauté (instruments liturgiques, vêtements impériaux, instruments du sacre). Parmi les plus importantes pièces composant les regalia du Saint Empire, toutes conservées à Vienne, on compte la couronne impériale réalisée sous Otton I^{er} (seconde moitié du X^e siècle), la croix impériale, confectionnée vers 1025, servant de reliquaire pour deux autres *regalia* : un morceau de la Sainte Croix et la Sainte Lance. Le glaive, l'orbe et le sceptre sont trois autres emblèmes des regalia impériaux remis au Saint Empereur lors de son sacre

Bien que célébrant une bataille, l'œuvre du Titien, tout empreinte d'apaisement, représente Charles Quint seul dans un paysage invitant à la sérénité : aucune armée, aucun ennemi vaincu. Le Titien opère la synthèse de la fonction impériale et de la chevalerie médiévale au service de la foi : cette œuvre symbolise en effet la double condition de Charles Quint, à la fois héritier des empereurs romains et chevalier chrétien. Dans ce tableau, outre les symboles figurés par la lance, la couleur rouge – l'une des teintes dominantes de ce portrait équestre de Charles Quint – porte en elle, telle une métaphore, le souvenir du manteau du Christ outragé, du sang du Christ versé pour l'humanité, et de la croix de la bannière du Christ. Cette couleur était également un signe de reconnaissance porté par les catholiques (en particulier les Espagnols) lors des guerres de religions aux XVI^e et XVII^e siècles, tandis que les protestants arboraient le blanc.

Le cheval monté est un symbole de pouvoir et de majesté héroïque. De plus, le bâton de commandement que tient le prince de Carignan prouve le rôle héroïque du cheval, considéré comme un vaillant ami des combats. La tradition du portrait équestre, héritée de Paolo Uccello (1397-1475), d'Andrea del Castagno (1419-1457), du Titien (1488/90-1576) et de François Clouet (1520-1572), trouva au cours du XVII^e siècle sa meilleure expression en Flandre (Pierre-Paul Rubens, 1577-1640 ; Antoon van Dyck, 1599-1641) et aussi parallèlement en Espagne (Diego Velásquez, 1599-1660 ; Francesco Zurbarán, 1598-1664) où cette tradition se développa en bonne partie grâce aux décorations des arcs de triomphe des entrées, comme imitation des empereurs romains.

Diego Velásquez, justement, s'inspira de ce portrait équestre de Thomas par van Dyck lorsqu'il peignit, quatre ans plus tard, en 1638, le portrait équestre de Gaspar de Guzmán, comte-duc d'Olivares. Cette huile sur toile est exposée au musée du Prado à Madrid depuis l'inauguration du musée en 1819.

Par ailleurs, au XVII^e siècle, de nombreux chefs de guerre furent sensibles au modèle offert par Pierre Corneille dans sa tragi-comédie *Le Cid*⁹. Don Diègue et le comte de Gomès projetaient d'unir leurs enfants Rodrigue et Chimène, qui s'aimaient. Mais le comte Gomès, jaloux de se voir préférer le vieux don Diègue pour le poste de précepteur du prince, offensa ce dernier en lui donnant une gifle (un « soufflet » dans le langage de l'époque). Don Diègue, trop vieux pour se venger par lui-même, remit sa vengeance entre les mains de son fils Rodrigue qui, déchiré entre son amour et son devoir, finit par écouter la voix du sang et

⁹ *Le Cid* est une tragi-comédie de Pierre Corneille : *Le Cid* fut créé au théâtre du Marais en décembre 1636 ou en janvier 1637, puis publié à Paris en mars de la même année. Pierre Corneille (1606-1684) s'était inspiré d'une comédie espagnole, *Las Mocedades del Cid* (*Les enfances du Cid*) de Guillen de Castro. C'est la neuvième pièce de Corneille et sa seconde tragi-comédie. Dès sa création, cette œuvre en 5 actes connut un succès immense. Elle bouleversait le paysage dramatique de l'époque mais valut à Corneille de vives critiques d'auteurs rivaux et de théoriciens du théâtre. Les pamphlets à l'encontre de l'auteur se multiplièrent. Richelieu s'en mêla en demandant à la jeune Académie française de prendre position. Celle-ci, prudente, déclara cependant que la pièce pêchait contre la vraisemblance, tant sur le plan dramaturgique que sur le plan moral. Le public, faisant fi des critiques, se pressait aux représentations (« En vain contre le Cid un ministre se ligue, / Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue. / L'Académie en corps a beau le censurer, / Le public révolté s'obstine à l'admirer », Nicolas Boileau, 1636-1711). Paris, qui n'avait jamais connu un tel triomphe, ne parlait plus que du cas de conscience de Rodrigue (surnommé *Le Cid*, nom de guerre provenant d'un mot arabe signifiant « le seigneur »), partagé entre son amour pour Chimène et sa volonté de venger Don Diègue, son père offensé : le dilemme cornélien était né.

Corneille en voulait à Richelieu (1585-1642) à propos de cette querelle, mais n'oublia pas que le cardinal était intervenu, trois ans plus tard, pour qu'il puisse épouser une jeune aristocrate, Marie de Lampérière ; d'où l'épithète prudente, en forme de quatrain, composée par le dramaturge lors de la mort de Richelieu (4 décembre 1642) :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

tua le père de Chimène en duel. Chimène essaya de renier son amour : elle le cacha au roi, auquel elle demanda la tête de Rodrigue. Mais l'attaque du royaume par les Maures donna à Rodrigue l'occasion de prouver sa valeur et d'obtenir le pardon du roi. Plus que jamais amoureuse de Rodrigue devenu un héros national, Chimène resta sur sa position et obtint du roi un duel entre don Sanche (qui l'aimait aussi) et Rodrigue. Elle promit d'épouser le vainqueur. Rodrigue victorieux reçut du roi la main de Chimène : le mariage fut célébré l'année suivante.

Le premier plan du tableau est ouvert, offrant au spectateur la possibilité d'accéder librement à Thomas de Savoie-Carignan, s'il n'était retenu à la fois par la figure équestre qu'effectue le cavalier et par la fermeté du regard de celui-ci, teintée d'un soupçon de sévérité et de défiance. Le sol de la scène semble de terre battue. Deux rochers en affleurent : l'un, petit, fermant l'angle inférieur gauche de la toile ; l'autre, au second plan, sur lequel (ou contre lequel) est bâti un puissant mur. Quelques pierres sont disposées au sol. La végétation de ce premier plan est pauvre : quelques herbes à droite ; des chardons autour du rocher placé dans l'angle inférieur gauche.

Au second plan de l'œuvre, derrière le prince de Carignan, est peint un mur sombre à large refends (un arc de triomphe, une porte d'enceinte ?), dont le sommet sort de la toile, accentuant ainsi la verticalité de la peinture. Il occupe presque les deux tiers de la largeur du tableau, verrouillant la partie droite de la composition et masquant la quasi-totalité de l'arrière-plan. Une massive colonne, éclairée par une lumière froide, et dont la couleur fait écho à celle des bottes du cavalier, est adossée à l'imposant mur. Tombant du haut de ce mur, le long de la colonne, masquant la base de cette dernière, une ample et longue draperie effleurant l'écharpe du cavalier et la croupe de sa monture, tranche avec l'éclat de l'écharpe, par la froideur volontaire de sa couleur verte.

La partie gauche de l'œuvre ouvre sur un arrière-plan constitué essentiellement d'un ciel crépusculaire très nuageux, aux reflets à la fois dorés et bleutés, pouvant sembler quelque peu orageux par endroits, tandis que le prince, rappelons-le, est cependant représenté en pleine lumière ; une lumière semble-t-il artificielle, comme nous l'avons dit plus haut, accentuant davantage encore le fort contraste avec cette ambiance vespérale. Sous ce ciel tourmenté, de façon anecdotique et se confondant presque avec la pauvre végétation du premier plan, le paysage est quasiment invisible : cachée par un rocher affleurant, sous les sabots antérieurs du cheval, on devine ce qui semblerait être une forêt d'arbres feuillus.

Enfin, le drapé de la tenture et l'imposante colonne soulignent la puissance du prince, tandis que les cieux nuageux et crépusculaires de l'arrière-plan pourraient rappeler les difficultés inhérentes à sa tâche.

Ainsi, la structure rigoureuse de l'œuvre se révèle peu à peu au spectateur attentif considérant, tel que nous venons de le faire, la composition de l'œuvre. Point n'est besoin d'être nécessairement averti, ni même initié. En observant attentivement cette peinture de van Dyck, le spectateur s'aperçoit que chacun

des éléments du tableau est rigoureusement agencé selon le tracé de puissantes lignes diagonales et verticales, mais aussi autour de l'axe horizontal et de l'axe vertical de la toile, conférant ainsi à l'œuvre le dynamisme et le mouvement dont elle est empreinte. L'arrière-plan est strictement divisé verticalement en quatre parties : le paysage, le mur à larges refends, la draperie, la colonne. Trois diagonales maîtresses passent par le bâton de commandement et l'avant-bras droit du prince, tout en soulignant le mouvement de l'écharpe ; sous le tapis de la selle ; sous le corps du cheval. Une diagonale part de l'angle inférieur gauche de la toile, traverse la jambe et le bras gauche de Thomas, puis aboutit exactement au centre du fût de la colonne. Un triangle isocèle, dont la base est formée par la ligne horizontale passant précisément sous le ventre de l'animal, enserme la personne du prince. Un triangle isocèle, plus resserré que le précédent, dont l'axe horizontal de la toile lui sert de base, circonscrit l'espace dans lequel l'œil du spectateur se focalise, c'est-à-dire sur l'acteur principal de l'œuvre : le prince de Carignan, bâton de commandement pointé, le regard défiant celui du spectateur. Le buste du prince est légèrement décalé à droite de l'axe vertical de la toile, et placé au-dessus de son axe horizontal, accentuant encore davantage le dynamisme de la composition en inscrivant le personnage dans le mouvement ascendant conféré par le mur de l'arrière-plan dont le sommet est au-delà du tableau.

En 1854, dans son ouvrage intitulé *La galerie royale de peinture de Turin*, Joseph-Marie Callery, membre de l'Académie royale des sciences de Turin, écrit avec émotion au sujet de cette œuvre d'Antoon van Dyck :

Cette œuvre gigantesque, la plus grande que je connaisse de van Dyck, a été gravée par Paul Pontius, graveur d'Anvers, dont Rubens admirait le talent. En l'examinant avec soin et dans tous ses détails, on ne sait à quelle partie donner la préférence, tant le maître a mis de l'égalité dans son travail. La tête du prince est parfaite de modelé, d'expression et de chaleur : la main est un chef-d'œuvre dans son genre : l'armure et les draperies ont des tons argentins qui ressortent avec autant de suavité que de vigueur sur les fonds sombres : l'anatomie du cheval est, on ne peut plus, savante ; la robe a un brillant, la crinière a un soyeux qui défient la nature elle-même : en un mot, le dessin et la couleur rivalisent également de noblesse, de grandeur, de force et d'harmonie. Il y a entre *Les enfants de Charles I^{er}* et le *Portrait du prince Thomas*, la même différence qu'entre les personnages dont l'artiste a reproduit les traits : chez les uns, la douceur, la suavité, la finesse de la nature enfantine : chez l'autre, au contraire, l'élévation de caractère, l'impétuosité et l'ardeur du héros : le maître s'est admirablement identifié avec chacun de ses sujets, et dans la touche, même, il a cherché à rendre la pensée dominante de chaque ouvrage.

Il a été plusieurs fois souligné qu'il s'agit d'un portrait que Thomas de Savoie-Carignan, pour immortaliser son pouvoir, voulut « fastueux, éblouissant, étincelant »¹⁰ et avec une ostentation méticuleuse de détails qui mettent en relief son rôle politique et militaire : le bâton du commandement, l'armure de facture

¹⁰ Carla Enrica Spantigati, notice dans *Van Dyck : riflessi italiani*, catalogue de l'exposition sous la dir. de Maria Grazia Bernardini, Milan, 2004, p. 170.

espagnole, le cheval de race espagnole (plus précisément andalouse), tandis que le lien unique avec le duché de Savoie est le collier d'armure de l'ordre de la Très Sainte Annonciade porté autour du cou.

Mais il a été aussi souligné qu'il manquerait à la figure même du prince Thomas cet aspect dominant et altier qui aurait dû transparaître sur son visage, en dépit de tous les détails suggestifs qui en font « une icône du pouvoir » : « Le regard du prince révèle que son intelligence n'est pas à la mesure de son ambition ». Ainsi, van Dyck, artiste trop perspicace pour vouloir nous convaincre que le modèle était vraiment un grand homme, aurait livré ainsi à l'histoire un prince qui n'aurait pas été à la hauteur de ses propres ambitions¹¹.

III - Thomas de Savoie-Carignan (1596-1656)

Dans son ouvrage intitulé *Catalogue des chevaliers de l'ordre du Collier de Savoie, dit de l'Annonciade* (Turin, 1654), François Capré introduit Thomas de Savoie par ces mots :

Le sérénissime prince François Thomas de Savoie, prince de Carignan, gouverneur et lieutenant-général de Savoie sous les ducs Charles-Emmanuel et Victor-Amédée, grand-maître de France et général des armées de Sa Majesté, chevalier de l'Ordre.

Ainsi que nous le laisse entendre François Capré en 1654, soit deux ans avant la mort du prince de Carignan, Thomas-François de Savoie fut l'un des grands capitaines de son temps. Il était reconnu comme étant entreprenant et fort d'un esprit actif. Thomas naquit à Turin le 21 décembre 1596. Il était le neuvième des dix enfants légitimes (5^e et dernier fils) du duc de Savoie Charles-Emmanuel I^{er} (1562-1580-1630) et de Catherine-Michelle de Habsbourg, infante d'Espagne (1567-1597), fille du roi d'Espagne Philippe II (1527-1556-1598). Thomas était le frère cadet du duc de Savoie Victor-Amédée I^{er} (1587-1630-1637) et du cardinal Maurice de Savoie (1593-1657)¹².

Le 2 février 1618 (selon François Capré ; 1^{er} février 1618 selon Amédée de Foras), lors de la trentième création de chevaliers dans l'ordre suprême de la Très Sainte Annonciade (depuis 1364), la douzième du règne de Charles-Emmanuel I^{er}, Thomas, âgé de 21 ans, reçut de son père le collier de ce prestigieux ordre de chevalerie.

Deux ans plus tard, en 1620, Charles-Emmanuel conféra à Thomas le titre de prince de Carignan. En effet, en 1620, au prix de 300 000 écus, le duc

¹¹ J. Egerton, *Anthony van Dyck (1599-1614)*, sous la dir. de Ch. Brown, Royal Academy Publications, Londres-Anvers, 1999, p. 275. Judy Egerton (1928-2012) : historienne de l'art, australo-britannique, spécialiste du XVIII^e siècle britannique, conservateur honoraire de la *Tate Gallery* de Londres.

¹² Maurice de Savoie : cardinal de Savoie, né le 10 janvier 1593, cardinal le 10 décembre 1607, abbé commendataire de Saint-Jean-d'Aulps et d'Abondance, gouverneur de Nice, 1642, chevalier de l'Annonciade en 1642, épousa par contrat dotal du 28 août 1642, Louise-Christine de Savoie (1629-1692), sa nièce (fille de Victor-Amédée I^{er}). Il mourut le 4 octobre 1657. Elle mourut le 15 mai 1692.

Charles-Emmanuel I^{er} acheta le fief de Carignan, situé au sud de Turin, au comte Louis de Montafié (grand-père maternel de Marie de Bourbon-Condé, future épouse du prince Thomas). À cette occasion, le duc de Savoie érigea cette terre en principauté au bénéfice de son fils cadet Thomas. Ainsi, Thomas de Savoie, premier prince de Carignan, est-il la souche même de la branche cadette des Savoie-Carignan.

En dépit de son jeune âge, son père l'envoya en ambassade à Paris. « C'est là que le jeune homme se lia avec une héritière de la grande famille des Bourbon, rattachée à la famille royale : Marie de Bourbon-Condé ». La mère de Marie, Anne de Bourbon-Condé, était issue d'une grande famille piémontaise justement installée à Carignan, les Montafié.

Le 10 octobre 1624, Thomas de Savoie, prince de Carignan, épousa¹³ Marie de Bourbon-Condé/Bourbon-Soissons (1606-1692), fille de Charles de Bourbon-Condé (1566-1612), comte de Soissons, et d'Anne de Montafié (1577-1644). Elle hérita le comté de Soissons¹⁴ de son frère Louis de Bourbon-Condé (1604-1641), tué à la fin de la bataille de La Marfée (plateau dominant Sedan) le 6 juillet 1641¹⁵.

Le mariage de Thomas et de Marie fut décisif, « car Marie de Bourbon-Condé allait diriger la famille de Savoie-Carignan pendant presque tout le siècle. Marie eut aussi l'intérêt de rattacher cette nouvelle branche cadette de la Maison de Savoie, les Savoie-Carignan, à une autre branche cadette, la famille de Savoie-Nemours (d'un siècle plus ancienne et en voie d'extinction), puisqu'elle était la propre tante maternelle de Marie d'Orléans-Longueville (1625-1707), dernière duchesse de Savoie-Nemours par son mariage avec le duc Henri II (1625-1652) »¹⁶.

¹³ Dates du mariage de Thomas et de Marie : le 10 octobre 1624, selon Guichenon, Frézet et Foras ; le 2 janvier 1625 ou le 14 avril 1625, selon d'autres sources.

¹⁴ Lorsque son épouse hérita du titre de comtesse de Soissons, à la mort de son frère, Thomas devint lui-même comte de Soissons *jure uxoris*, c'est-à-dire « par le droit de la femme » (droit exercé par un époux en vertu des pouvoirs détenus par son épouse). Ce titre fut ensuite transmis à leur fils cadet, le prince Joseph-Emmanuel, puis, à la mort de celui-ci à leur autre fils cadet, le prince Eugène-Maurice. Ce dernier est à l'origine de la branche des Savoie-Carignan-Soissons (cf. IV - Descendance de Thomas de Savoie-Carignan).

¹⁵ « Mr. le Comte donna la bataille & il la gagna. Vous croyez sans doute l'affaire bien avancée. Rien moins. Mr. le Comte est tué dans le moment de la victoire ; & il est tué au milieu des siens, sans qu'il y en ait jamais eu un seul qui ait pu dire comment la chose est arrivée. Cela est incroyable, & cela est pourtant vrai » (*Mémoires du cardinal de Retz*, chez J. Frederic Bernard et H. du Sauzet, Amsterdam, 1719, t. I, livre I, p. 40). Selon certaines sources, il semblerait que le comte de Soissons avait l'habitude de relever la visière de son heaume avec son pistolet. Alors qu'il faisait ce geste, pour lui machinal, le coup partit, le tuant sur le coup.

¹⁶ Pour la fine bouche... : Marie d'Orléans-Longueville duchesse de Savoie-Nemours, que l'on appelait par ailleurs Mademoiselle de Longueville, est elle-même la tante paternelle par alliance de Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours (la seconde « Madame Royale », 1644-1724), la future épouse du duc Charles-Emmanuel II. Marie d'Orléans-Longueville est donc aussi, de fait, la tante par alliance de Charles-Emmanuel II. Par conséquent, Marie de

Thomas de Savoie gouverneur

En 1626, Charles-Emmanuel nomma Thomas gouverneur de Savoie (1626-1634) et l'éleva au grade de lieutenant-général en Savoie. Quelques années plus tard, « la politique pro-française de son frère le duc Victor-Amédée I^{er} (1630-1637) fut le prétexte d'une rupture au sein même de sa famille et le germe de la guerre civile qui éclatera après sa mort [1637-1642] : en 1634, ses frères, le prince Thomas et le cardinal Maurice rejoignent ouvertement le camp espagnol ». (...) « On comprend mal les motifs de Maurice de Savoie, comblé de bénéfices, cardinal protecteur de la France à Rome, sinon le désir de rechercher un appui extérieur pour jouer un rôle de premier plan en cas de régence et, peut-être, ceindre un jour une couronne qui n'avait pour successeurs que deux très jeunes garçons [les fils de Victor-Amédée I^{er}] : François-Hyacinthe (1632-1637-1638) ; Charles-Emmanuel II (1634-1638-1675) ». (...) « Quant à Thomas, grand capitaine, mais ambitieux et intrigant comme son père, il rongea son frein dans son gouvernement de Savoie et recherchait dans un commandement éclatant l'occasion de glorieux faits d'arme ». Ses offres de service ayant été repoussées par Richelieu, Thomas s'afficha dès lors hostile à la politique du premier ministre de Louis XIII. Ainsi entra-t-il en tractation avec l'Espagne. « Le roi d'Espagne, Philippe IV, son cousin germain, lui ayant fait un pont d'or et promis la charge de capitaine général des armées de S. M. catholique aux Pays-Bas, Thomas quitta discrètement Chambéry fin mars 1634 et gagna Bruxelles par la Franche-Comté ».

Certains auteurs, essentiellement italiens, affirment que, le 1^{er} décembre 1633, à la mort de l'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie de Habsbourg¹⁷, infante d'Espagne, régente des Pays-Bas (et, en outre, tante maternelle de Thomas car sœur de Catherine-Michelle de Habsbourg, mère de Thomas), le prince de Carignan fut nommé par le roi de l'Espagne, Philippe IV, gouverneur par intérim des Pays-Bas espagnols, jusqu'à ce que le frère cadet du roi, le cardinal-infant Ferdinand de Habsbourg¹⁸, viennent prendre possession de sa charge au mois de novembre 1634.

Bourbon-Condé, tante maternelle de Marie d'Orléans-Longueville, ainsi que nous venons de le dire, et tante paternelle par alliance de Charles-Emmanuel II du fait de son mariage avec Thomas de Savoie-Carignan, se trouva être, elle aussi, la tante de Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours ! En d'autres termes, Marie d'Orléans-Longueville et Marie de Bourbon-Condé (la première étant la nièce de la seconde) sont toutes les deux les tantes par alliance, par leur mariage respectif, du couple formé par Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours et par Charles-Emmanuel II de Savoie.

¹⁷ Isabelle-Claire-Eugénie de Habsbourg (1566-1633) : infante d'Espagne, fille du roi d'Espagne Philippe II (1527-1556-1598), sœur de Catherine-Michelle, la propre mère de Thomas de Savoie-Carignan.

¹⁸ Cardinal-infant Ferdinand de Habsbourg (1609-1641) : fils du roi d'Espagne Philippe III (1578-1598-1621), petit-fils du roi Philippe II (1527-1556-1598), neveu des infantes Isabelle-Claire-Eugénie et Catherine-Michelle (duchesse de Savoie), cousin germain de Thomas de Savoie Carignan.

Cette assertion figure également en toutes lettres sur le cartel portant les quelques explications nécessaires à la connaissance du portrait équestre de Thomas par van Dyck, à la *Galleria Sabauda*. Sur ce même cartouche, il est écrit : *Nel suo ritratto equestre, pagato nel gennaio 1635, [Tommaso] è raffigurato nelle vesti di comandante delle truppe spagnole, piuttosto che in quelle di governatore*. Or, Thomas ne prend officiellement le parti de Philippe IV contre son propre frère Victor-Amédée I^{er} qu'au début de l'année 1634. Comment aurait-il alors pu recevoir la charge de régent par intérim des Pays-Bas espagnols, tandis qu'il ne s'était pas encore déclaré en faveur du parti Habsbourg ? D'autant plus que sa tante maternelle, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie avait d'ores et déjà projeté de remettre son pouvoir de régente des Pays-Bas espagnols depuis 1630 à son autre neveu, Ferdinand de Habsbourg. L'infant quitta l'Espagne en 1633, bien avant la mort de sa tante. Cependant, en raison de la guerre de Trente Ans qui ravageait l'Europe¹⁹, il n'arriva dans les Pays-Bas espagnols qu'au mois de novembre 1634. Si Thomas avait été nommé régent par intérim à compter de la mort de sa tante le 1^{er} décembre 1633, il serait peut-être bien arrivé aux Pays-Bas espagnols après son cousin germain.

La guerre civile

À la mort de Victor-Amédée I^{er}, le 7 octobre 1637, le duc ne laissait comme successeur qu'un enfant de 5 ans, François-Hyacinthe. Le duc avait désigné son épouse, Christine de Bourbon (1606-1663)²⁰, comme régente et tutrice de ses enfants²¹. Christine de France est la fille du roi Henri IV, la sœur du roi Louis XIII et la sœur d'Henriette, elle-même épouse du roi d'Angleterre

¹⁹ Guerre de Trente Ans : entre 1618 et 1648, la guerre de Trente Ans fut un conflit à la fois religieux, opposant catholiques et protestants, et politique. Elle dévasta les États allemands protestants du Saint Empire romain germanique, avant d'embraser une grande partie de l'Europe en raison de l'implication des grandes puissances du continent : d'une part, la maison des Habsbourg d'Espagne et du Saint Empire romain germanique, soutenue par le Saint-Siège, animée par le désir d'accroître son hégémonie politique et celle de la religion catholique dans le Saint Empire ; d'autre part, les princes protestants auxquels étaient alliées les puissances européennes voisines à majorité protestante (Provinces-Unies et pays scandinaves, surtout la Suède), ainsi que la France qui, bien que catholique et luttant contre les protestants chez elle, entendait réduire la puissance de la maison de Habsbourg sur le continent européen.

²⁰ Le mariage de Victor-Amédée de Savoie et de Christine de Bourbon fut négocié à Paris par le cardinal Maurice de Savoie et saint François de Sales, prince-évêque de Genève. Il fut célébré par saint François à la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 10 février 1619.

²¹ Au moment de la mort de Victor-Amédée I^{er}, cinq de leurs six enfants sont vivants :

1. Louise-Christine (1629-1692) ;
2. François-Hyacinthe (1632-1638) ;
3. Charles-Emmanuel (1634-1675) ;
4. Marguerite-Violente (1635-1663) ;
5. Catherine-Béatrix (1636-1637) ; morte avant son père ; sœur jumelle de la suivante ;
6. Adélaïde-Henriette (1636-1676) ; sœur jumelle de la précédente.

Charles I^{er}. Madame Royale, veuve et régente à 31 ans, resta maîtresse du pouvoir jusqu'à sa mort. Mais il lui fallut beaucoup d'intelligence et d'énergie pour s'imposer à ses beaux-frères, les princes Thomas et Maurice, et surtout pour résister à Richelieu. Malheureusement, le jeune duc François-Hyacinthe mourut un an à peine après son père, le 4 octobre 1638.

Deux dangers menacent alors réellement la régente et les États de Savoie tandis que vient de mourir le jeune duc François-Hyacinthe :

1. Ses beaux-frères Maurice et Thomas ; particulièrement ce dernier, personnage inquiétant, qui, de surcroît, n'aimait pas Richelieu depuis que celui-ci avait repoussé ses offres de services. Néanmoins, il est important d'avoir à l'esprit que Christine de Bourbon « avait très vite manifesté son mépris pour sa belle-famille, surtout après la mort de son mari Victor-Amédée I^{er}. Son accession au titre prometteur de régente des États de Savoie ne pouvait qu'exaspérer ses beaux-frères et belles-sœurs qui passèrent vite de la réticence à la résistance, révolte imprégnée d'esprit nobiliaire qui anticipe de dix ans, à Turin, la Fronde parisienne de 1648 ».
2. Le cardinal de Richelieu qui tenta de faire enlever Christine et ses enfants pour l'avoir, elle et ses États sous sa « protection ». Mais le projet éventé échoua. Toutefois, il s'assura de la loyauté de Turin envers Paris par un traité : Richelieu pressait en effet Christine de Bourbon d'entrer dans la ligue qu'il venait de conclure avec la Suède contre la Maison d'Autriche ; ses sollicitations, appuyées par une armée considérable qu'il fit avancer sous les ordres du cardinal de La Valette, contraignirent la régente du duché de Savoie à signer, à Turin, le 6 juin 1638, un traité d'alliance offensive et défensive avec la France.

À cette époque, nous sommes alors en pleine guerre franco-espagnole (1635-1659) ; conflit qui fut déclenché par l'intervention de la France, en 1635, dans la Guerre de Trente Ans (1618-1648), dans laquelle l'Espagne était également engagée. Or, au moment de la mort du duc enfant, la situation militaire tournait au détriment de la France et à l'avantage de l'Espagne, tant du côté des Pays-Bas espagnols qu'aux portes du Piémont. Le duché de Savoie était, quant à lui, l'allié de la France. Dès lors, en Piémont, le mécontentement grandissait contre les Français et contre la régente.

Les princes Thomas et Maurice, appuyés par l'Espagne, surent exploiter la situation en réclamant pour eux la régence et la tutelle du nouveau duc Charles-Emmanuel II, âgé de quatre ans. Thomas et Maurice étaient abouchés avec le gouverneur du Milanais²². Thomas passa donc de Flandre à Milan où il fut accueilli avec enthousiasme par les Piémontais sensibles au prestige du prince de Carignan. Thomas et Maurice s'installèrent en Montferrat et en Vallée d'Aoste. Thomas s'empara d'un grand nombre de places, assiégea Verceil et

²² Diego Mexía Felípez de Guzmán y Dávila (1580-1655), vicomte de Butarque et marquis de Leganés, gouverneur du milanais de 1635 à 1641.

s'approcha de Turin. La régente envoya alors ses enfants, garçon et filles, à Montmélian.

En 1639, la situation de Christine de France devenait insoutenable. Elle essaya de résister aux exigences de Richelieu, tout en maintenant la Savoie dans l'alliance française. Elle dut céder certaines places fortes aux troupes françaises, tandis que le prince de Carignan se rendit maître de l'ensemble du Piémont. Turin tomba, en effet, en juin 1639, tandis que, de son côté, le cardinal Maurice de Savoie s'assura du comté de Nice. Toutefois, Christine sut sauvegarder l'héritage de son fils et maintenir ce qui pouvait l'être de l'indépendance et de l'intégrité de l'État savoyard, en faisant passer ses devoirs de souveraines avant ses préférences familiales. Quittant son refuge de la citadelle de Turin, elle parvint à gagner Suse, puis la Savoie demeurée fidèle. La régente rejoignit, à Montmélian, le duc Charles-Emmanuel II placé sous la protection du gouverneur don Félix de Savoie²³.

Néanmoins, il ne restait à Madame Royale que le recours à la France tout en évitant soigneusement de s'inféoder au cardinal de Richelieu. L'habileté et la force de caractère de la régente lui permirent de résister à Richelieu. Car elle ne pouvait absolument pas compter sur son frère Louis XIII, ombrageux et faible de caractère, et, de surcroît, entièrement sous la coupe de son premier ministre. Richelieu, face à la ténacité de Christine, ne parvenait pas à faire en sorte que le jeune duc de Savoie soit placé sous l'entière protection de Louis XIII. Le cardinal « envisagea alors de négocier avec les princes Thomas et Maurice pour les détacher du parti espagnol ».

Mais, en septembre 1640, après un siège des troupes françaises devant Turin, pendant près de quatre mois, Thomas de Savoie-Carignan capitula, permettant ainsi à Christine de Bourbon de quitter Montmélian pour reprendre possession de sa capitale au mois de novembre, puis d'entamer des tractations avec sa belle-famille. Après de longues négociations, favorisées par le pape Urbain VIII²⁴, entrecoupées d'une reprise des hostilités en 1641 (qui firent craindre un nouveau siège de Turin), un compromis fut signé le 14 juin 1642 entre Madame Royale, d'une part, et les princes Thomas et Maurice, d'autre part. Les princes « reçurent une part dans le gouvernement : la possibilité d'assister au Conseil d'État, la lieutenance générale du comté de Nice pour le cardinal Maurice, celle d'Ivrée et de la province de Bielle pour le prince Thomas (ayant été gouverneur de Savoie, il connaissait la fonction même s'il ne s'y intéressa guère), mais sans que l'un ni l'autre n'obtienne le titre de régent du duché de Savoie ».

La clause essentielle prévoyait le mariage du cardinal (qui pouvait renoncer à la pourpre n'étant pas prêtre) avec sa nièce Louise-Christine de Savoie (1629-1692), de 36 ans sa cadette, fille aînée de Victor-Amédée et de Christine. « Cette

²³ Don Félix de Savoie (1604-1644) : fils bâtard légitimé de Charles-Emmanuel I^{er}, lieutenant-général du comté de Nice (1625), lieutenant-général et gouverneur du duché de Savoie (1634).

²⁴ Urbain VIII : Mafeo Barberini (1568-1644), pape de 1623 à 1644.

union mal assortie, entre un barbon de quarante-neuf ans, qui venait de rendre sa barrette, et une adolescente de treize ans, présentait l'intérêt de résoudre la question dynastique en cas de mort prématurée de Charles-Emmanuel II : en unissant les deux plus proches prétendants au trône, elle supprimait par le fait même le problème de la succession par les mâles ou par les femmes. En fait, Charles-Emmanuel II vécut et régna », tandis que le prince Maurice n'eut pas d'enfant. Dès lors, s'adonnant au mécénat dans son palais de Turin, le prince Maurice de Savoie se tint enfin tranquille jusqu'à sa mort, le 4 octobre 1657.

Ce même 14 juin 1642, un autre traité fut signé entre les princes Thomas et Maurice, d'une part, et la France, d'autre part. « Le roi les prenait sous sa protection à condition qu'ils soient fidèles à la régente et entrent dans le parti de la France ». Rompant avec ses alliés espagnols, le prince de Carignan revint en effet au camp français. Le prince Thomas, apportant à Mazarin l'aide puis l'intégration de son régiment particulier²⁵, « se mit alors en campagne avec les troupes françaises pour chasser du Piémont les Espagnols qu'il avait introduits. Nommé lieutenant-général des armées du roi en Italie, il fit campagne chaque année jusqu'en 1648, en Piémont, en Milanais et dans le royaume de Naples ».

En 1647, un complot contre le jeune duc, ourdi par des membres de l'entourage du prince de Carignan, fut découvert. Le jour du quatorzième anniversaire du duc, la régente se décida à une sorte de coup d'État en proclamant la majorité de son fils, sans la participation de ses beaux-frères, qui, quant à eux, auraient voulu voir se prolonger la tutelle jusqu'aux 25 ans du souverain. « Christine arriva à Ivree avec sa cour, le 20 juin 1648. Elle est en partie de chasse... On lui ouvre donc les portes. Au château, elle reçoit solennellement son fils et lui remet brusquement tout le pouvoir. Le jeune duc épouvanté la supplie de rester aux affaires ; elle le relève en l'embrassant tandis que les spectateurs fléchissent le genou et font le baisemain. À la régence de droit a simplement succédé la régence de fait ». Ensuite, fut réglée la composition du Conseil d'État résidant près la personne du souverain, auquel Madame Royale et les princes furent appelés.

Thomas, dans la citadelle duquel ces événements eurent lieu, jugea prudent de partir alors pour la France auprès du cardinal Mazarin. Il s'installa dans l'hôtel particulier de son épouse : le célèbre hôtel de Soissons (édifié dans le dernier quart du XVI^e siècle par Catherine de Médicis, à l'emplacement approximatif de l'actuelle bourse de commerce, dans le quartier des Halles, 1^{er} arrondissement de Paris). Thomas, toujours prudemment, eut la sagesse de ne prendre aucune part à la Fronde (1648-1653). Bien au contraire, entré dans

²⁵ Régiment de Carignan : en 1658, fusionnant avec le régiment de Sallières, il prit le nom de régiment de Carignan-Sallières et fut placé sous le commandement d'Henri de Chastelard, marquis de Sallières. Parti de La Rochelle en 1665, ce corps d'armée prit part, en arrivant en Nouvelle-France (Canada), à une expédition contre les tribus iroquoises au lac Champlain. Une partie du régiment de Carignan-Sallières resta dans cette colonie de la Nouvelle-France, en 1668. Ses officiers reçurent, comme récompense, des seigneuries, tandis que de vastes terres étaient données aux soldats.

l'intimité de Mazarin, le prince de Carignan siégea au petit conseil du cardinal. Celui-ci le nomma grand maître de la maison du roi, en 1654, à la place du Grand Condé (Louis II de Bourbon-Condé, 1621-1686) qui, quant à lui, avait pris le parti de la Fronde.

Le cardinal Mazarin combla ainsi tout simplement le futur grand-père de l'irréductible ennemi et vainqueur à plusieurs reprises de Louis XIV : le prince Eugène de Savoie-Carignan-Soissons (1663-1736), plus connu sous le nom de Prince Eugène (*Prinz Eugen*, *Eugenio von Savoye*), célèbre général des armées impériales, fils d'Eugène-Maurice de Savoie comte de Soissons et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Mais cela est une tout autre histoire...

IV - Descendance de Thomas de Savoie-Carignan

Thomas mourut à Turin le 22 janvier 1656, tandis que son épouse mourut à Paris trente-six ans plus tard, le 3 juin 1692. Ensemble, ils eurent sept enfants. Ainsi, Thomas est à l'origine de la principale branche cadette de la Maison de Savoie, les Savoie-Carignan, ayant régné sur les États de Savoie, à partir de Charles-Albert en 1831, puis sur l'Italie unifiée, de 1861 à 1946.

La millénaire dynastie sabaudienne se poursuit au XXI^e siècle, toujours par le truchement des Savoie-Carignan :

- branche aînée des Savoie-Carignan ;
- branche des Savoie-(Carignan-)Aoste ;
- branche des Savoie-(Carignan-)Gênes ;
- branche des (Savoie-Carignan-)Villafranca ;
- (la branche des Savoie-Carignan-Soissons s'est éteinte en 1763).

Ainsi, Thomas de Savoie-Carignan est l'ancêtre du prince Victor-Emmanuel de Savoie (1937), prince de Naples, fils du roi Humbert II (1901-1983) et de son fils le prince Emmanuel-Philibert (1972), prince de Venise, et de ses petites-filles Vittoria (2003) et Luisa (2006). Il est également l'ancêtre d'Amédée de Savoie, duc d'Aoste (1943-2021), de son fils Aymon (1967), duc des Pouilles (et duc d'Aoste depuis 2021), et de ses petits-fils les princes Humbert (2009) et Amédée (2011), ainsi que de la princesse Isabelle (2012).

Les sept enfants de Thomas et de Marie

Thomas et Marie de Savoie, prince et princesse de Carignan, comte et comtesse de Soissons, eurent sept enfants, dont cinq fils et deux filles :

- 1- Charlotte (27 juin 1626-22 décembre 1626), morte en jeunesse
- 2- Louise-Christine (Paris, 1^{er} août 1627-Paris, 7 juillet 1689), épousa par contrat dotal du 15 mars 1653, Ferdinand-Maximilien de Baden-Baden (29 septembre 1625-4 novembre 1669) [branche cadette issue de la Maison de Zähringen], fils de Guillaume, margrave [« comte de la marche »] de Baden et de Hönchberg, et de Christine-Ursule, comtesse de Hohenzollern-Hechingen. Louise-Christine fut inhumée à la chartreuse de Bourbon-lez-Gaillon [Normandie, Eure], fondée en 1563 par le cardinal Charles de Bourbon (oncle de sa mère Marie de Bourbon et

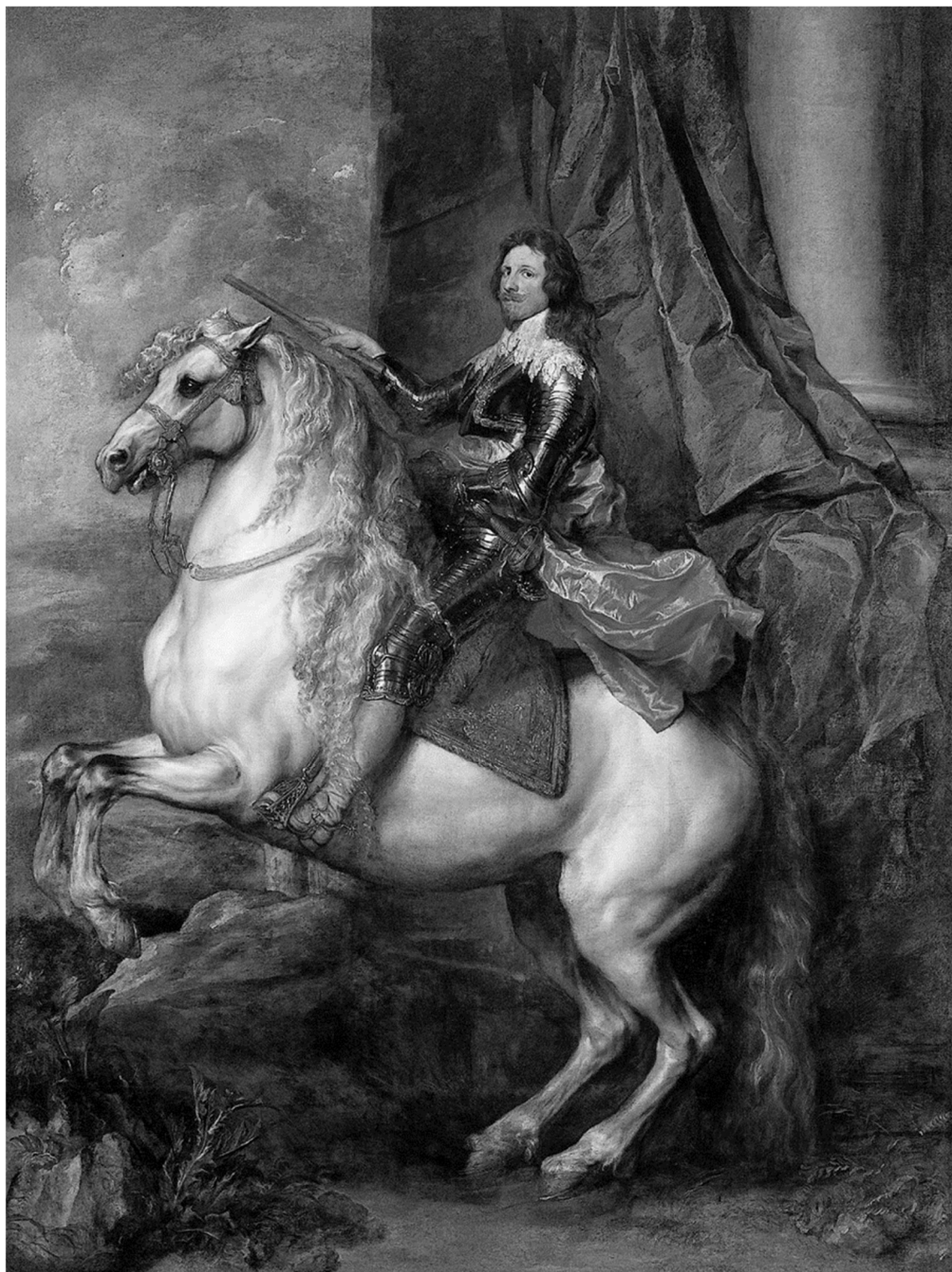
- cousin germain du roi Henri IV), nécropole des Bourbon-Soissons. Descendance Baden-Baden.
- 3- Emmanuel-Philibert (Moûtiers, 20 août 1628-23 avril 1709), prince de Carignan ; sourd-muet ; chevalier de l'Annonciade le 21 août 1648 ; gouverneur et lieutenant-général d'Ivrée en 1644, d'Asti en 1663. Il épousa à Racconigi, le 7 novembre 1684, Angélique-Catherine d'Este, fille de Borso d'Este-Modène ; elle mourut à Bologne, le 16 juillet 1722. Ils eurent quatre enfants (deux filles et deux fils).
 - descendance Savoie-Carignan.
 - descendance Savoie-(Carignan-)Gênes.
 - descendance Savoie-(Carignan-)Aoste.
 - descendance (Savoie-)Villafranca.
 - 4- Amédée (v. 1629-v. 1630), donné par certains auteurs ; n'est pas donné par Litta ; mort jeune (Moreri).
 - 5- Joseph-Emmanuel (Carignan, 24 juin 1631-Turin, 5 janvier 1656), 2^e comte de Soissons (v. 1646/1650) ; mort le 12 (Guichenon), le 4 (Litta), le 5 (Palluel-Guillard) janvier 1656 (remarque : son père mourut le 22 janvier 1656).
 - 6- Eugène-Maurice (Chambéry, 2 mars (3 mai, selon Foras) 1635-Unna (Westphalie) 6 (7, selon Foras) juin 1673), 3^e comte de Soissons, comte de Dreux, origine de la branche de Soissons ; épouse à Paris, le 21 février 1657, Olympe Mancini (11 juillet 1639-9 octobre 1708), nièce du cardinal Mazarin. Prieur commendataire de Talloires et de Saint-Jorioz ; puis colonel général des Suisses ; lieutenant-général des armées du roi. Il est inhumé à la chartreuse de Bourbon-lez-Gaillon, à l'instar de sa sœur Louise-Christine. Son épouse Olympe, passionnée, hautaine et intrigante, accusée d'empoisonnement, dut fuir successivement de Paris et d'Espagne ; elle se retira à Bruxelles où elle mourut dans l'opprobre et l'abandon le 9 octobre 1708. Ils eurent 8 enfants (3 filles et 5 fils), dont le célèbre prince Eugène (1663-1736). Descendance Carignan-Soissons.
 - 7- Ferdinand, mort à Madrid, le 8 (Foras) ou le 16 juillet 1637, enseveli à l'Escorial²⁶.

²⁶ Pour mémoire : nombre de princes de Carignan : 7, dont le dernier d'entre eux fut le roi Charles-Albert (1798-1831-1849) ; nombre de comtes de Soissons (Maison de Savoie) : 6, dont le premier fut le prince Thomas lui-même, en 1641 à la mort de son beau-frère Louis de Bourbon-Condé ; propriété du fief de Carignan : Charles-Emmanuel I^{er} à partir de 1620.

En guise de conclusion

« Le prince de Savoie finit rarement sa guerre dans le camp où il l'a commencée : s'il le fait, c'est qu'il a changé deux fois de camp » (Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires*)²⁷. Cette phrase assassine du duc de Saint-Simon, qui détestait la Savoie et ses princes, vient conclure, en guise de clin d'œil, notre exposé. Si cette phrase (souvent attribuée à tort à Louis XIV) fut décochée telle une flèche à l'encontre de Victor-Amédée II (coutumier du fait, au grand dam de son cousin le prince Eugène), elle eût tout aussi bien pu être lancée à la face du prince de Carignan ou de tout autre prince de la Maison de Savoie, tant la pratique de la bascule des alliances est une constante dans la dynastie sabaudienne, à l'instar d'une autre pratique coutumière à nos rois : l'abdication. Ainsi, tel que le rappelle non sans humour le professeur André Palluel-Guillard, nombre de nos souverains auraient pu prononcer cette phrase : « Pour les ennuis, je vous laisse désormais le soin de voir avec mon successeur ! ».

²⁷ Le 28 octobre 1690, la Savoie ayant rompu son alliance avec la France rejoignit la coalition de la Ligue d'Augsbourg.



*Portrait équestre du prince Thomas-François de Savoie-Carignan
par A. van Dyck*

Achevé d'imprimé
au dernier trimestre 2021 sur
les presses de l'imprimerie Photoplan

Éditeur : Académie salésienne (association)
Conservatoire d'art et d'histoire
18 avenue de Trésun 74000 ANNECY
Directeur de la publication : Laurent Perrillat
Imprimerie : Photoplan, 9bis, rue de Malaz, 74600 Seynod
Parution : décembre 2021
Dépôt légal : à parution
Prix : 2 €
N° ISSN : 2265-0490